Février 1910. N° 4.

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

SOMMAIRE :

ADMINISTRATION
76, rue de Rennes, PARIS (VIe)
ABONNEMENTS : France (un an) **5** fr. Étranger (un an) **6** fr.
Le numéro : **0** fr. **50**

Février 1910. N° 4.

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

Directeur :
PALINGÉNIUS

Rédacteur en Chef :
MARNÈS

Secrétaire de la Rédaction :
MERCURANUS

ADMINISTRATION
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX, 76, Rue de Rennes, PARIS (VIe)
ABONNEMENTS : 5 fr. pour la France ; 6 fr. pour l'Étranger.
Le numéro 0 fr. 50
Adresser toute la correspondance à M. A. THOMAS, *76, rue de Rennes.*
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

SOMMAIRE :

A PROPOS D'UNE MISSION DANS L'ASIE CENTRALE

(Suite)

Malgré toutes les prétentions des savants, les progrès tant vantés de la philologie semblent plutôt douteux, à en juger par ce qu'est aujourd'hui encore l'enseignement officiel des langues orientales. En ce qui concerne en

particulier la sinologie, on suit toujours la route tracée par les premiers traducteurs, et il ne paraît pas que l'on ait beaucoup avancé depuis plus d'un demi-siècle. Nous pouvons prendre pour exemple les traductions de Lao-tseu, dont la première, celle de G. Pauthier, est assurément, malgré des imperfections inévitables, la plus méritante et la plus consciencieuse. Cette traduction, avant même d'avoir été publiée entièrement, fut violemment critiquée par Stanislas Julien, qui semble s'être efforcé de la déprécier au profit de la sienne propre, cependant bien inférieure, et qui ne date d'ailleurs que de 1842, tandis que celle de Pauthier est de 1833. Stanislas Julien, dans l'introduction dont il faisait précéder sa traduction du *Tao-te-king*, s'associait du reste à la déclaration suivante, faite par A. Rémusat dans un *Mémoire sur Lao-tseu*, et que pourraient encore répéter les sinologues actuels : « Le texte du *Tao* est si plein d'obscurités, nous avons si peu de moyens pour en acquérir l'intelligence parfaite, si peu de connaissance des circonstances auxquelles l'auteur a voulu faire allusion ; nous sommes si loin, à tous égards, des idées sous l'influence desquelles il écrivait, qu'il y aurait de la témérité à prétendre retrouver exactement le sens qu'il avait en vue. » Malgré cet aveu d'incompréhension, c'est encore la traduction de Stanislas Julien (nous verrons tout à l'heure ce qu'elle vaut en elle-même) qui fait autorité et à laquelle se rapportent le plus volontiers les sinologues officiels.

En réalité, à part la très remarquable traduction du *Yi-king* et de ses commentaires traditionnels par M. Philastre, traduction malheureusement trop peu compréhensible pour l'intellectualité occidentale, il faut bien reconnaître que rien de vraiment sérieux n'avait été fait à ce point de vue jusqu'aux travaux de Matgioi ; avant ce dernier, la métaphysique chinoise était entièrement inconnue en Europe, on pourrait même dire tout à fait insoupçonnée sans risquer d'être accusé d'exagération. La traduction des deux livres du *Tao* et du *Te* par Matgioi ayant été vue et approuvée, en Extrême-Orient, par les sages qui détiennent l'héritage de la Science taoïste, ce qui nous en garantit la parfaite exactitude, c'est à cette traduction que nous devrons comparer celle de Stanislas Julien. Nous nous contenterons de renvoyer aux notes suffisamment éloquentes dont est accompagnée la traduction du *Tao* et du *Te* publiée dans *La Haute Science* (2e année, 1894), notes dans lesquelles Matgioi relève un certain nombre de contresens dans le genre de celui-ci : « Il est beau de tenir devant soi une tablette de jade, et de monter sur un char à quatre chevaux », au lieu de : « Unis ensemble, ils vont plus vite et fort que quatre chevaux. » Nous pourrions citer au hasard une foule d'exemples analogues, où un terme signifiant « un clin d'œil » devient « la corne d'un rhinocéros », où l'argent devient « un roturier » et sa valeur juste « une voiture », et ainsi de suite ; mais voici qui est encore plus éloquent : c'est l'appréciation d'un lettré indigène, rapportée en ces termes par Matgioi : « Ayant en main la paraphrase française de M. Julien, j'ai eu jadis l'idée de la retraduire littéralement, en chinois vulgaire, au docteur qui m'enseignait. Il se mit d'abord à sourire silencieusement à la mode orientale, puis s'indigna, et me déclara finalement que : « il fallait que les Français fussent bien enne-« mis des Asiatiques, pour que leurs savants s'amusassent à dénaturer

« sciemment les œuvres des philosophes chinois, et à les changer en fabu-
« lations grotesques, pour les livrer en risée à la foule française. » Je n'ai pas essayé de faire croire à mon docteur que M. Julien s'était imaginé avoir fait une traduction respectueuse, car il eût alors douté de la valeur de tous nos savants ; j'ai préféré le laisser douter de la loyauté du seul M. Julien ; et c'est ainsi que ce dernier a payé posthumement l'imprudence que, vivant, il avait commise, en s'attaquant à des textes dont le sens et la portée devaient lui échapper inévitablement. »

L'exemple de Stanislas Julien, qui fut membre de l'Institut, donne, pensons-nous, une juste idée de la valeur des philologues en général ; cependant, il se peut qu'il y ait d'honorables exceptions, et nous voulons même croire que M. Pelliot en est une ; c'est à lui de nous en donner maintenant la preuve en interprétant exactement les textes qu'il a rapportés de son expédition. Quoi qu'il en soit, pour ce qui est des textes taoïstes, il ne devrait plus être possible aujourd'hui de faire preuve, à l'endroit de la métaphysique chinoise, d'une ignorance qui était peut-être excusable jusqu'à un certain point au temps de Rémusat et de Stanislas Julien, mais qui ne saurait plus l'être après les travaux de Matgioi, et surtout après la publication de ses deux ouvrages les plus importants à ce point de vue, *La Voie Métaphysique* et *La Voie Rationnelle*. Mais les savants officiels, toujours dédaigneux de ce qui n'émane point d'un des leurs, sont peu capables d'en tirer profit, en raison même de leur mentalité spéciale ; c'est fort regrettable pour eux, et, s'il nous était permis de donner un conseil à M. Pelliot, nous l'engagerions de toutes nos forces à ne pas suivre les fâcheux errements de ses prédécesseurs.

Si des manuscrits chinois nous passons aux textes écrits dans les idiomes de l'Asie centrale, ou même dans certaines langues sacrées de l'Inde, nous nous trouvons en présence de difficultés plus graves encore, car, comme nous l'avons fait remarquer précédemment, M. Pelliot lui-même reconnaît que « la philologie européenne commence à peine d'interpréter ces idiomes mystérieux ». Nous pouvons même aller plus loin, et dire que, parmi ces langues dont chacune a une écriture qui lui est propre, sans compter les systèmes cryptographiques fort usités dans tout l'Orient et qui rendent dans certains cas le déchiffrage complètement impossible (on trouve même en Europe des inscriptions de ce genre qui n'ont jamais pu être interprétées), parmi ces langues, disons-nous, il en est un grand nombre dont tout, jusqu'aux noms, est et demeurera longtemps encore ignoré des savants occidentaux. Il est probable que, pour traduire ces textes, on aura recours aux méthodes qu'ont déjà appliquées, dans d'autres branches de la philologie, les égyptologues et les assyriologues ; les discussions interminables qui s'élèvent à chaque instant entre ceux-ci, l'impossibilité où ils sont de se mettre d'accord sur les points les plus essentiels de leur science, et aussi les absurdités évidentes que l'on rencontre dans toutes leurs interprétations, montrent suffisamment le peu de valeur des résultats auxquels ils sont parvenus, résultats dont ils sont pourtant si fiers. Le plus curieux, c'est que ces savants ont la prétention de comprendre les langues dont ils s'occupent mieux que ceux-là même qui autrefois parlaient et écrivaient ces langues ; nous n'exagérons rien, car nous

en avons vu signaler dans des manuscrits de prétendues interpolations qui, selon eux, prouvaient que le copiste s'était mépris sur le sens du texte qu'il transcrivait.

Nous sommes loin ici des prudentes réserves des premiers sinologues, que nous avons rapportées plus haut ; et cependant, si les prétentions des philologues vont toujours en grandissant, il s'en faut de beaucoup que leur science fasse d'aussi rapides progrès. Ainsi, en égyptologie, on en est encore à la méthode de Champollion, qui n'a que le tort de s'appliquer uniquement aux inscriptions des époques grecque et romaine, où l'écriture égyptienne devint purement phonétique par suite de la dégénérescence de la langue, tandis qu'antérieurement elle était hiéroglyphique, c'est-à-dire idéographique, comme l'est l'écriture chinoise. D'ailleurs, le défaut de tous les philologues officiels est de vouloir interpréter les langues sacrées, presque toujours idéographiques, comme ils le feraient pour des langues vulgaires, à caractères simplement alphabétiques ou phonétiques. Ajoutons qu'il y a des langues qui combinent les deux systèmes idéographique et alphabétique ; tel est l'hébreu biblique, ainsi que l'a montré Fabre d'Olivet dans *La Langue hébraïque restituée*, et nous pouvons remarquer en passant que ceci suffit pour faire comprendre que le texte de la Bible, dans sa signification véritable, n'a rien de commun avec les interprétations ridicules qui en ont été données, depuis les commentaires des théologiens tant protestants que catholiques, commentaires basés d'ailleurs sur des versions entièrement erronées, jusqu'aux critiques des exégètes modernes, qui en sont encore à se demander comment il se fait que, dans la Genèse, il y a des passages où Dieu est appelé אלהים et d'autres où il est appelé יהוה, sans s'apercevoir que ces deux termes, dont le premier est d'ailleurs un pluriel, ont un sens tout différent, et qu'en réalité ni l'un ni l'autre n'a jamais désigné Dieu.

D'autre part, ce qui rend presque impossible la traduction des langues idéographiques, c'est la pluralité des sens que présentent les caractères hiérogrammatiques, dont chacun correspond à une idée différente, bien qu'analogue, suivant qu'on le rapporte à l'un ou l'autre des plans de l'Univers, d'où il résulte que l'on peut toujours distinguer trois sens principaux, se subdivisant en un grand nombre de significations secondaires plus particularisées. C'est ce qui explique qu'on ne puisse pas à proprement parler traduire les Livres sacrés ; on peut simplement en donner une paraphrase ou un commentaire, et c'est à quoi devraient se résigner les philologues et les exégètes, s'il leur était seulement possible d'en saisir le sens le plus extérieur ; malheureusement, jusqu'ici, ils ne semblent pas même avoir obtenu ce modeste résultat. Espérons pourtant que M. Pelliot sera plus heureux que ses collègues, que les manuscrits dont il est possesseur ne resteront pas pour lui lettre morte, et souhaitons-lui bon courage dans la tâche ardue qu'il va entreprendre.

T PALINGÉNIUS.

CATÉCHÈSE GNOSTIQUE

PUBLIÉE PAR MANDEMENT DE SA GRACE LE PATRIARCHE ET PAR L'ORDRE DU TRÈS-HAUT SYNODE

(Suite).

CHAPITRE IV

Suite de la Doctrine de Simon.

D. — Parlez-nous du monde intermédiaire.

R. — Six Eons, reflet des six Eons supérieurs, le peuplent. Ils portent les mêmes noms.

D. — Comment Simon appelle-t-il le second monde ?

R. — L'air incompréhensible ; le Père ou l'Unité l'habite. Il se développe comme le Feu s'est développé dans le monde divin. Il se manifeste par sa Pensée, Epinoia. Lui se nomme aussi le Silence.

D. — Qu'arriva-t-il ?

R. — Epinoia, l'Eon femelle du Silence, émana les Anges et les Puissances de qui procède le troisième monde, celui que nous habitons. — Ces Anges voulurent la retenir captive ; de là la Chute qui nécessite la Rédemption.

R. — D'où vient l'homme ?

R. — L'homme est émané par un de ces Anges, le Démiurge, Dieu des Juifs et des Chrétiens.

D. — Que devint Epinoia ?

R. — La Pensée, retenue captive par les Anges, était ramenée en arrière par son instinct céleste et soupirait sans cesse vers le Silence, le Père qu'elle avait quitté. Les Anges la retenaient, la faisaient souffrir. Ils l'enfermèrent dans la prison du corps humain. C'est alors que la divine exilée commença, à travers les siècles, son douloureux exode de transmigrations successives. C'est la chute de la Pensée dans la matière ; c'est la déchéance ; c'est l'origine du mal.

D. — Qu'en résulta-t-il ?

R. — A toute déchéance, il faut une Rédemption. Epinoia transmigre à travers les âges, de femme en femme, comme un parfum passe d'un vase dans un autre vase. C'est ainsi que Simon rencontra Hélène qui était l'incarnation de la Pensée, l'appela Ennoia, l'aima, la transfigura, la sauva, et lui appliqua la parabole de la brebis perdue et retrouvée.

D. — Résumez-vous.

R. — Comme Simon sauvait Hélène de la dégradation suprême, le Sauveur, envoyé par le Père, descendit dans le monde sous une forme astrale et délivra la Pensée de la tyrannie des Anges prévaricateurs. En

Judée, il s'appelle Jésus et le Fils. En Samarie, il fut appelé Simon et le Père. Chez les races futures, il sera le Saint-Esprit que nous attendons, la grande vertu de Dieu, *la Femme qui viendra.*

CHAPITRE V

De Basilide

D. — Quel est le second docteur de la Gnose ?

R. — C'est le Syrien Basilide, qui, vers 130, enseignait à Alexandrie.

D. — Condensez sa doctrine.

R. — Son premier principe est l'Etre pur, identique à lui-même, l'Essence indéterminée, esprit et matière à la fois, la virtualité absolue.

D. — Comment le nomme-t-il ?

R. — Le Père Ineffable. Il renferme en lui trois filiations : l'Ogdoade, l'Hebdomade, la Hylé ou Matière.

D. — Qu'est-ce que l'Ogdoade ?

R. — C'est le monde divin, gouverné par l'Archôn suprême.

D. — Qu'est-ce que l'Hebdomade ?

R. — C'est le Monde intermédiaire, gouverné par le second Archôn.

D. — Qu'est-ce que la Hylé ?

R. — C'est la région sombre où règne le chaos.

D. — Comment nomme-t-on l'ensemble des trois mondes ?

R. — Abraxas. C'est une série décroissante de 365 mondes ou cieux (1).

D. — Expliquez-nous l'Evolution et l'Involution ?

R. — Dieu, s'étant déployé dans la multiplicité, se ressaisit enfin lui-même et ramène avec Lui les choses à l'Unité. L'homme est le point d'arrêt entre les deux mouvements.

D. — Comment s'accomplit la Rédemption dans les trois mondes ?

R. — Dans le monde divin, le Prôtos Christos, fils de l'Archôn supérieur, sauve les Eons. Dans le monde intermédiaire, le Deutéros Christos sauve les Esprits. Dans la Hylé, le Christos terrestre, fils de l'Eon Myriam, sauve les hommes.

D. — De quelles natures est composé Jésus ?

R. — D'un corps astral pris dans la Hylé, d'une *psyché* prise dans le monde intermédiaire, d'un νοῦς ou *Esprit* reçu du Monde divin.

D. — Rappelez-nous la grande parole de Basilide.

R. — « Jésus a été les prémices de la distinction des Essences ; Il est le type du vrai Gnostique, car il nous sauve en nous illuminant ».

Ŧ Valentin.

(*A suivre.*)

(1) On obtient précisément ce nombre 365 en additionnant les valeurs numériques des lettres grecques qui forment le mot Ἀβραξας ou Ἀβρασαξ.

A PIE X, PONTIFE ROMAIN

Quand les calamités les plus étranges, dues à des causes que vous ignorez, notre cher frère, ont bouleversé le monde en y provoquant d'effroyables cataclysmes, vous avez vu là l'œuvre du doigt de Dieu, comme si vous aviez le pouvoir de faire mouvoir ce doigt de la même façon que l'on fait mouvoir celui d'un pantin. L'irrévérence rhétorique est une forme de la simplicité ; permettez-nous, notre bon frère, d'être simple jusqu'à manquer de respect à votre majesté, que nous aurions respectueusement vénérée si elle avait été une majesté véritable. Vous avez toujours ignoré le Dieu dont vous parlez dans vos théologies, qui ne sont que les règles d'une politique inhabile, laissant transpirer la pauvre inconscience de votre gouvernement, qui essaye de s'instruire lui-même en imposant une instruction à rebours. Nous disons une instruction à rebours, car vous avez évangélisé en sens inverse ; en voulant séparer le bien d'avec le mal, vous les avez confondus même devant vos propres yeux, et, tandis que vous vous êtes imaginé être une nécessité, vous avez coopéré à toutes les calamités dont le monde est esclave.

Les Juifs criaient au Christ : « Si tu es le Roi, descends de la croix » ; maintenant, le monde chrétien vous crie : « Si vous êtes le Pape, descendez du trône. ». Mais vous ne pouvez pas descendre de votre hauteur, car vous avez fait de la religion un monstrueux ensemble de mystères qui ont effrayé les hommes ; vous l'avez fait pour profiter de leur simplicité, et la simplicité des hommes a été le trésor que vous avez gaspillé. Ce n'est pas le doigt de Dieu qui s'est levé sur le monde, mais votre bénédiction sinistre a répandu dans cette sphère les vibrations négatives de l'ignorance.

Le monde est aux forts, notre cher frère ; vous avez perdu la force,car vous avez défendu aux autres ce que vous avez permis à vous-même. Les siècles futurs seront le résultat des siècles passés ; la droite de l'homme se lèvera pour corriger votre bénédiction sinistre, et le mal engendré par votre faute retournera à son origine. Nous vous souhaitons alors le secours de la pitié des hommes ; qu'au moins ce reste d'ignorance vous soit propice, et nous invoquons cette pitié comme une expression de notre reconnaissance, car les âmes évoluées sont généreuses et ne blâment pas le mal, parce que ce mal même leur a indiqué la route qui conduit vers la lumière. Mais dans les siècles où votre éducation a imposé ses dogmes en faisant de l'échafaud une chaire et de l'assassinat illogique un système, vous avez projeté un geste dans cet infini où vous nous avez envoyés par les flammes des bûchers, et c'est de cet infini, que vous ignorez parce que vous n'avez pas été brûlé, que retourne vers vous, avec notre pitié consciente, la force qui barre le passage à votre Eglise négative. Comme toute action appelle nécessairement une réaction, la nuit tragique de la Saint-Barthélemy aura un lendemain, et c'est maintenant que le soleil se lève à l'aurore de ce jour ; le sang des victimes n'aura pas été répandu en vain.

J. S.

COURS DE CONTROVERSE

Troisième leçon. — LA CONFESSION HORS DE L'ÉGLISE ET DANS LE PAPISME

Combattre la Confession, attaquer le prétendu sacrement de Pénitence, affirmer surtout que celui-ci n'est point d'institution divine, c'est encourir, nous le savons d'avance, l'excommunication majeure et toutes les foudres du Vatican. Mais, comme nous nous sommes engagés à chercher la Vérité et la Justice et à vous conduire, amis lecteurs, dans la Voie qui seule y mène, nous laisserons pour compte au Pape ses anathèmes et ses malédictions, certains de trouver quand même auprès du Christ-Sauveur l'appui, les consolations, le pardon dont nous pouvons avoir besoin : « Venez à moi, « vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai » (Matthieu, chap. XI, vers. 28).

Abordons donc ensemble le sujet qui nous intéresse.

Selon l'enseignement de l'Eglise Catholique, c'est-à-dire du Pape, le sacrement de Pénitence, dont la Confession auriculaire est une partie constitutive, a été institué par le Christ-Sauveur lui-même, et, pour soutenir cette doctrine, les docteurs papistes citent les versets suivants : « Tout ce que « vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux ; tout ce que vous délierez « sur la terre sera délié dans les cieux » (Matthieu, chap. VIII, vers. 18) ; « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront rete- « nus à ceux à qui vous les retiendrez » (Jean, chap. XX, vers. 22) ; « Con- « fessez vos péchés les uns aux autres » (Epître de Jacques).

Ce sont les seuls textes que l'Eglise Romaine a pu trouver dans toute la Bible pour attribuer à Jésus l'institution du prétendu Tribunal de la Pénitence et faire servir à son profit, à elle, la Confession qui en découle.

Malheureusement, l'histoire judicieuse est là pour prouver que Jésus n'a pas plus institué la Confession que le Baptême, et qu'il n'a jamais entendu réserver à ses disciples, ou à leurs successeurs, le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés.

La Confession remonte, en effet, à la plus haute antiquité et a été pratiquée par un grand nombre de religions. L'abbé Guillois, — un catholique pratiquant — déclare notamment : « On se confessait dans les mystères de « Bacchus, d'Adonis et de Vénus. Les prêtres qui entendaient les confes- « sions portaient une clef pendue aux épaules ; c'était le symbole du secret « qu'ils devaient garder. A Samothrace, des sacrifices expiatoires, une con- « fession en règle précédaient l'admission de l'initié aux mystères cabiriques. « A Eleusis, ce n'était qu'après avoir subi de longues et difficiles épreuves, « qu'on pouvait être initié aux mystères de Cérès. Un prêtre était chargé « d'examiner et de préparer les candidats ; ceux qui s'étaient rendus coupa- « bles de crimes étaient exclus ; le prêtre soumettait les autres à des expia- « tions fréquentes et leur faisait sentir la nécessité de préférer la lumière de

« la Vérité aux ténèbres de l'erreur ; il les exhortait à réprimer toute passion « violente, à mériter, par la pureté de l'esprit et du cœur, l'ineffable bien- « fait de l'initiation. »

Chez la plupart des peuples de la Grèce et de l'Asie, les personnes agitées par le remords de leur conscience trouvaient moyen de se délivrer d'un si terrible poids, en se soumettant à l'examen d'un prêtre que l'on désignait sous le nom d'*auditeur*.

Chez les Chinois, lorsque l'empereur, à la tête de la nation, remplit l'office de sacrificateur, il pratique un grand nombre de cérémonies, parmi lesquelles se trouve la confession.

En Perse, des ministres de la Religion, nommés *destouran-destour*, entendent également les confessions, décident des cas de conscience et éclaircissent les points de la loi.

La Confession, on le voit, existait et existe encore à peu près chez tous les peuples ; elle n'est donc pas une institution christique, et l'Eglise Romaine, en la mettant au nombre des devoirs rigoureux qu'elle impose aux fidèles, n'a fait que s'approprier un usage admis et reconnu depuis un temps immémorial.

Chose certaine également, c'est que bien des siècles s'écoulèrent avant que cette Eglise s'avisât d'établir cette institution. A l'origine des communautés chrétiennes, on se contentait d'exercer une discipline sévère parmi les membres, et, les Pères de la primitive Eglise enseignaient que les fautes commises pouvaient être expiées par des pénitences rigoureuses et par une *confession publique* de ses péchés. Mais ni eux ni les fidèles ne virent jamais en cela même l'ombre d'un sacrement.

Le pécheur qui, durant sa pénitence, dit l'abbé Michaud, avait été exclu de la communauté religieuse, y était réintégré une fois qu'il l'avait accomplie. Mais le ministre qui lui annonçait sa réintégration n'agissait pas en son propre nom ; il devait, auparavant, obtenir l'assentiment de toute la communauté, ce qui indique, de toute évidence, que, dans l'opinion des chrétiens des premiers siècles, le pouvoir de remettre les péchés avait été accordé, non pas à un homme ni à quelques hommes, mais à l'Eglise, à la communauté elle-même. Et ce qui confirme notre assertion, c'est la formule d'absolution dont on se servit jusqu'au XIIIe siècle : « *Misereatur tui omnipotens Deus et dimittat tibi omnia peccata, que le Dieu tout-puissant ait pitié de toi et te pardonne tous tes péchés.* » Il y a loin, vous le voyez, de cette formule générale au « *Te absolvo, je t'absous* » prononcé, de nos jours, par le prêtre sur les fidèles qui s'approchent du *Tribunal de la Pénitence.* Mais il est vrai aussi que, depuis le XIIIe siècle, au dire du Pape et de la Curie Romaine, la Confession est devenue *un sacrement.* Irréflexion doublée d'inconséquence ! D'après saint Augustin, un sacrement est un signe visible, figure d'une grâce invisible, et, dans tout sacrement, la parole doit être ajoutée au signe visible pour qu'il devienne véritablement *un sacrement.* Où se trouve, dans le *sacrement* représenté par la Confession, le signe visible ? Nous ne le voyons pas bien, nous ne le voyons même pas du tout ; messieurs

les sacerdotes romains nous rendraient donc service en nous le désignant. Et, puisqu'ils croient à l'Evangile et à la Tradition, nous leur serions reconnaissant de nous dire pourquoi il a fallu à l'Eglise Romaine près de 1400 ans pour découvrir ce soi-disant *sacrement*, d'origine divine ?

Jusqu'à plus ample informé, nous continuerons à considérer le prétendu *sacrement* de la Pénitence comme une opposition flagrante avec la spiritualité de l'Evangile. La femme adultère, le péager, le brigand sur la croix, n'ont accompli, en effet, aucune de ces œuvres qu'on appelle pieuses ; ils ne se sont point confessés, *même à Jésus*, mais ils se sont repentis sincèrement, ils ont demandé pardon à Dieu pour leurs fautes, et Jésus, plus humble que le prêtre romain (il est vrai qu'il était Christ), ne leur a pas dit : « *Je vous absous, Vos absolvo* », mais simplement : « *Allez ! ne péchez plus ! Qu'il vous soit fait comme vous avez cru !* »

Tout ceci, le clergé, depuis le simple vicaire jusqu'au Pape, le sait pertinemment. Aucun sacerdote de l'Eglise Romaine n'ignore aujourd'hui que c'est en dénaturant les textes sacrés, à force de barbarismes, qu'on est parvenu à tirer des Ecritures *les pénitences* et *la Confession*. Mais si la pureté des textes a disparu, l'amour-propre sacerdotal demeure : le prêtre tient à sa juridiction de droit divin, et voici comment il raisonne, et comment on l'oblige, sous peine d'excommunication *a divinis*, à raisonner : « *Pour remettre ou* « *retenir, lier ou délier, pour savoir laquelle des deux sentences il est juste de* « *prononcer sur les péchés, il faut les connaître ; telle est la fonction d'un* « *juge équitable : il ne peut prononcer sa sentence sans qu'on lui expose suc-* « *cinctement son état. Le pécheur donc qui veut en être délié, en obtenir le* « *pardon, est obligé de venir les confesser au prêtre qui a le pouvoir de les* « *remettre ou de les retenir.* »

Quel dommage que Jésus n'ait pas perdu son temps à déraisonner ainsi ! — Nous pourrions répondre nous-même, l'Evangile à la main, aux Casuistes catholiques ; mais nous préférons laisser la parole à un théologien, sincère, quoique romain, M. l'abbé C. H. Helsen : « *Les péchés ne peuvent être* « *remis sans être connus, dites-vous : mais les connaissez-vous, quand vous* « *les remettez par le baptême aux adultes que vous dispensez de se confesser* « *avant de le recevoir ? Vous répondrez que le Christ l'a voulu ainsi. Jamais* « *il n'a prescrit l'avilissement du pécheur par la confession auriculaire,* « *comme condition de la rémission des péchés commis après le baptême. Cette* « *condition est assez grave, assez pénible, pour que, s'il l'eût exigée, il en eût* « *imposé clairement la dure obligation. Or, il n'en a rien fait, rien dit. Si* « *vous ne pouviez absoudre sans juger, vous n'assureriez pas aux pénitents,* « *pour les allécher, que ceux de leurs péchés qu'ils oublieraient involontai-* « *rement de confesser leur seraient remis avec les autres, quoique vous ne* « *puissiez en juger. Vous en absolvez donc que vous ne connaissez pas !...* »

Cette réplique de l'abbé Helsen à ses confrères romanistes prouve suffisamment que ceux-ci ont tort de se poser en juges des consciences. Elle prouve, en outre, la partialité de certains confesseurs qui absolvent des pécheurs indignes ou condamnent, *de parti pris*, des malheureux que Dieu sait dignes de pitié et de rémission.

Il n'en faut pas davantage pour justifier notre point de départ : *la Confession papiste est antichrétienne ;* nous pourrions ajouter : elle est immorale. L'avenir nous permettra de le démontrer.

(*A suivre.*)

T Henry,
Evêque de Belgique.

LE DÉMIURGE

IV

Après avoir caractérisé les trois Mondes et les états de l'être qui y correspondent, et avoir indiqué, autant que cela est possible, ce qu'est l'être affranchi de la domination démiurgique, nous devons revenir encore à la question de la distinction du Bien et du Mal, afin de tirer quelques conséquences de l'exposé précédent.

Tout d'abord, on pourrait être tenté de dire ceci : si la distinction du Bien et du Mal est tout illusoire, si elle n'existe pas en réalité, il doit en être de même de la morale, car il est bien évident que la morale est fondée sur cette distinction, qu'elle la suppose essentiellement. Ce serait aller trop loin ; la morale existe, mais dans la même mesure que la distinction du Bien et du Mal, c'est-à-dire pour tout ce qui appartient au domaine du Démiurge ; au point de vue universel, elle n'aurait plus aucune raison d'être. En effet, la morale ne peut s'appliquer qu'à l'action ; or l'action suppose le changement, qui n'est possible que dans le formel ou le manifesté ; le Monde sans forme est immuable, supérieur au changement, donc aussi à l'action, et c'est pourquoi l'être qui n'appartient plus à l'Empire du Démiurge est sans action.

Ceci montre qu'il faut avoir bien soin de ne jamais confondre les divers plans de l'Univers, car ce qu'on dit de l'un pourrait n'être pas vrai pour l'autre. Ainsi, la morale existe nécessairement dans le plan social, qui est essentiellement le domaine de l'action ; mais il ne peut plus en être question lorsqu'on envisage le plan métaphysique ou universel, puisque alors il n'y a plus d'action.

Ce point étant établi, nous devons faire remarquer que l'être qui est supérieur à l'action possède cependant la plénitude de l'activité ; mais c'est une activité potentielle, donc une activité qui n'agit point. Cet être est, non point immobile comme on pourrait le dire à tort, mais immuable, c'est-à-dire supérieur au changement ; en effet, il est identifié à l'Etre, qui est toujours identique à lui-même : suivant la formule biblique, « l'Etre est l'Etre ». Ceci doit être rapproché de la doctrine taoïste, d'après laquelle l'Activité du Ciel est non-agissante ; le Sage, en qui se reflète l'Activité du Ciel, observe le non-agir. Cependant, ce Sage, que nous avons désigné comme le Pneumatique ou le Yogi, peut avoir les apparences de l'action, comme la Lune a les apparences du mouvement lorsque les nuages passent devant elle ; mais le

vent qui chasse les nuages est sans influence sur la Lune. De même, l'agitation du Monde démiurgique est sans influence sur le Pneumatique ; à ce sujet, nous pouvons encore citer ce que dit Sankarâtchârya.

« Le Yogi, ayant traversé la mer des passions, est uni avec la Tranquillité et se réjouit dans l'Esprit.

« Ayant renoncé à ces plaisirs qui naissent des objets externes périssables, et jouissant de délices spirituelles, il est calme et serein comme le flambeau sous un éteignoir, et il se réjouit dans sa propre essence.

« Pendant sa résidence dans le corps, il n'est pas affecté par ses propriétés, comme le firmament n'est pas affecté par ce qui flotte dans son sein ; connaissant toutes choses, il demeure non-affecté par les contingences. »

Nous pouvons comprendre par là le véritable sens du mot Nirvâna, dont on a donné tant de fausses interprétations ; ce mot signifie littéralement extinction du souffle ou de l'agitation, donc état d'un être qui n'est plus soumis à aucune agitation, qui est définitivement libéré de la forme. C'est une erreur très répandue, du moins en Occident, que de croire qu'il n'y a plus rien quand il n'y a plus de forme, tandis qu'en réalité c'est la forme qui n'est rien et l'informel qui est tout ; ainsi, le Nirvâna, bien loin d'être l'anéantissement comme l'ont prétendu certains philosophes, est au contraire la plénitude de l'Etre.

De tout ce qui précède, on pourrait conclure qu'il ne faut point agir ; mais ce serait encore inexact, sinon en principe, du moins dans l'application qu'on voudrait en faire. En effet, l'action est la condition des êtres individuels, appartenant à l'Empire du Démiurge ; le Pneumatique ou le Sage est sans action en réalité, mais, tant qu'il réside dans un corps, il a les apparences de l'action ; extérieurement, il est en tout semblable aux autres hommes, mais il sait que ce n'est là qu'une apparence illusoire, et cela suffit pour qu'il soit réellement affranchi de l'action, puisque c'est par la Connaissance que s'obtient la délivrance. Par là même qu'il est affranchi de l'action, il n'est plus sujet à la souffrance, car la souffrance n'est qu'un résultat de l'effort, donc de l'action, et c'est en cela que consiste ce que nous appelons l'imperfection, bien qu'il n'y ait rien d'imparfait en réalité.

Il est évident que l'action ne peut pas exister pour celui qui contemple toutes choses en lui-même, comme existant dans l'Esprit universel, sans aucune distinction d'objets individuels, ainsi que l'expriment ces paroles des Védas : « Les objets diffèrent simplement en désignation, accident et nom, comme les ustensiles terrestres reçoivent différents noms, quoique ce soient seulement différentes formes de terre. » La terre, principe de toutes ces formes, est elle-même sans forme, mais les contient toutes en puissance d'être ; tel est aussi l'Esprit universel.

L'action implique le changement, c'est-à-dire la destruction incessante de formes qui disparaissent pour être remplacées par d'autres ; ce sont les modifications que nous appelons naissance et mort, les multiples changements d'état que doit traverser l'être qui n'a point encore atteint la délivrance ou la transformation finale, en employant ce mot transformation dans son sens étymologique, qui est celui de passage hors de la forme. L'attachement aux

choses individuelles, ou aux formes essentiellement transitoires et périssables, est le propre de l'ignorance ; les formes ne sont rien pour l'être qui est libéré de la forme, et c'est pourquoi, même pendant sa résidence dans le corps, il n'est point affecté par ses propriétés.

« Ainsi il se meut libre comme le vent, car ses mouvements ne sont point empêchés par les passions.

« Quand les formes sont détruites, le Yogi et tous les êtres entrent dans l'essence qui pénètre tout.

« Il est sans qualités et sans action ; impérissable, sans volition ; heureux, immuable, sans figure ; éternellement libre et pur.

« Il est comme l'éther, qui est répandu partout, et qui pénètre en même temps l'extérieur et l'intérieur des choses ; il est incorruptible, impérissable ; il est le même dans toutes choses, pur, impassible, sans forme, immuable.

« Il est le grand Brahma, qui est éternel, pur, libre, un, incessamment heureux, non deux, existant, percevant et sans fin. »

Tel est l'état auquel l'être parvient par la Connaissance spirituelle ; ainsi il est libéré à tout jamais des conditions de l'existence individuelle, il est délivré de l'Empire du Démiurge.

T PALINGÉNIUS.

NOTES SOMMAIRES SUR LE GNOSTICISME

(*Suite*)

La première syzygie, *Noûs* et *Sophia* (ou *Alêtheïa*), forme la Vierge de Lumière, revêtue de Splendeur (שכינה), par qui tout doit être manifesté. Son rôle dans la nature est la Providence. *Noûs* et *Alêtheïa* se manifestent par la puissance du Verbe (*Logos*) proféré pour la première fois, Lumière incréée indissolublement unie à la Vie (*Zôè*).

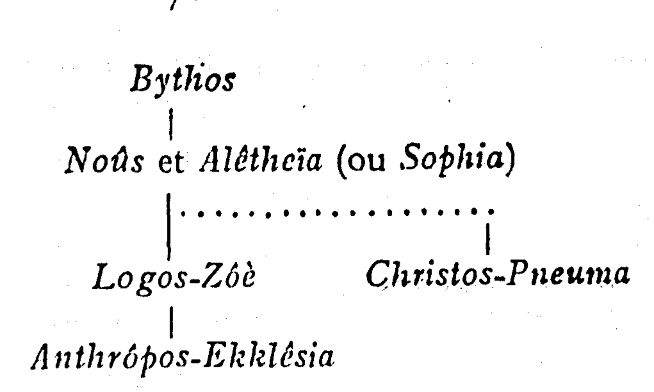
Logos et *Zôè* se manifestent par les archétypes des appartements de l'Univers et des êtres qui les peuplent. C'est la syzygie *Anthrôpos-Ekklêsia* (אדם קדמון).

« On doit savoir qu'*Anthrôpos* est l'Homme-Type dont notre humanité « n'est qu'une copie lointaine, et qu'*Ekklêsia* est l'ensemble du Cosmos ; de « sorte que *Anthrôpos*, mâle, et *Ekklêsia*, femelle, sont les deux archétypes « du monde de l'Intelligence et de celui de la Matière. » (Jules Doinel.)

Plus tard, *Noûs* et *Alêtheïa* se manifesteront comme Rédempteurs, *Christos* et *Pneuma-Agion*.

Chacune de ces manifestations peut être considérée comme produite par aspir et expir de l'Etre et du Non-Etre, *Ceugant* et *Annwfn*.

Voici donc la suite des émanations :



La seconde et la troisième personnes de la Trinité chrétienne sont donc considérées par la Gnose : en elles-mêmes, indissolublement unies au Père : *Bythos* ; — comme reflet des Perfections divines : *Noûs* et *Sophia* (ou *Alêtheïa*) ; — comme Créateurs du Monde : *Logos* et *Zôè* ; — comme ensemble du Cosmos : *Anthrôpos-Ekklêsia* ; — comme Rédempteurs du Monde : *Christos-Pneuma.*

Remarquons que ce dernier couple émane directement de *Noûs-Alêtheïa,* tout comme *Logos-Zôè.* La Gnose attache la même importance au rôle de Rédempteur qu'au rôle de Créateur.

L'ensemble de ces manifestations constitue le Plérôme ou Monde Céleste, borné par l'éon *Hôros,* la Limite.

Mais à leur tour ces éons en émanent d'autres — toujours dans le Plérôme — pour peupler celui-ci.

Ces éons sont répartis de différentes façons selon les traditions, et même, dans la Gnose, suivant les écoles. Voici quelques-uns de ces derniers points de vue.

On sait que les disciples de Valentin se sont scindés en école orientale et école italique. Ces deux écoles ont indiqué 22 émanations secondaires.

1° LA DÉCADE.

1- 2. *Bythios* et *Mixis* — le Profond et le Mélange.
3- 4. *Agératos* et *Hénôsis* — Celui qui est sans vieillesse et l'Union.
5- 6. *Autophyès* et *Hêdonè* — Celui qui est de sa propre nature et le Plaisir.
7- 8. *Akinêtos* et *Synkrasis* — Celui qui est immobile et la Mixtion.
9-10. *Monogénès* et *Makaria* — le Fils Unique et la Félicité.

2° LA DODÉCADE.

1- 2. *Paraklêtos* et *Pistis* — le Consolateur et la Foi.
3- 4. *Patrikos* et *Elpis* — le Paternel et l'Espérance.
5- 6. *Mêtrikos* et *Agapè* — le Maternel et l'Amour.
7- 8. *Aeinoûs* et *Synésis* — Celui qui est toujours prudent et l'Intelligence.
9-10. *Ekklêsiastikos* et *Makaridès* — l'Ecclésiastique et le Très Heureux.
11-12. *Thélêtès* et *Sophia.* — le Volontaire et la Sagesse.

Comme on le voit, le nom de *Sophia* est donné ici au dernier éon, le parhèdre féminin de *Noûs* étant nommé exclusivement *Alêtheïa.*

D'après l'école orientale, *Noûs* et *Alêtheïa* émanent la Décade, *Logos* et *Zôè* la Dodécade.

Il n'est pas question d'Ogdoade dans le Plérôme de l'école orientale. D'après elle, le Plérôme se compose de 30 ou 28 éons, selon qu'on fait ou non entrer dans ce compte *Bythos* et *Hôros*. *Bythos* est seul.

Dans l'école italique, le Principe premier est double : *Arrhêton* et *Sigè* (l'Inénarrable et le Silence), ou *Proarchè* et *Ennoia*, ou *Propator* et *Charis*, qui émanent *Noûs* (ou *Monogénès*) et *Alêtheïa*, l'ensemble formant la Tétrade.

Noûs et *Alêtheïa* émanent *Logos* et *Zôè*, et ceux-ci *Anthrôpos-Ekklêsia* : seconde Tétrade qui avec la première forme l'Ogdoade.

(Je répète que ni dans le système primitif de Valentin ni dans l'école orientale il n'est question de Tétrade ni d'Ogdoade, et que la source des émanations, *Bythos*, y est unique et non pas double.)

Dans l'école italique, *Logos* et *Zôè* émanent la Décade, et *Anthrôpos-Ekklêsia* la Dodécade.

En tout 33 éons avec *Hôros*. *Christos* et *Pneuma* existent aussi, mais ne sont pas comptés dans ce nombre.

L'école italique a certainement été influencée par des disciples lointains de Pythagore ; mais les disciples sont loin de valoir le Maître.

Pour les noms donnés aux éons de la Décade et de la Dodécade, voir les remarques d'Amélineau (*Op. cit.*, pages 200 et 201) et le savant article de Lavertujon (*Revue Occidentale*, 1899).

Le Plérôme contient beaucoup d'autres émanations, dont quelques-unes sont indiquées dans les livres coptes. *Pistis-Sophia*, par exemple, donne entre autres : 24 Mystères, 12 Sauveurs, 7 Voix, 5 Arbres, 3 Amen. (Voir l'*Ame humaine*, par Papus. Planche.)

Pour ce qui est des 22 éons de la Décade et de la Dodécade, on aurait tort de vouloir les identifier aux différents systèmes kabbalistiques ; c'est un point de vue spécial.

Cela n'a pas empêché un initié (?!) armé d'un tout petit savoir et d'un énorme toupet, d'identifier avec les 10 Séphiroth ces 22 éons, en prétendant que ceux-ci formaient deux systèmes distincts. Comme il ne lui en fallait que 20, il en a supprimé deux au hasard.

(*A suivre.*) MERCURANUS.

LA MAGIE DANS LE GNOSTICISME

(*Suite*).

J'ai promis de parler aussi de la *Pistis-Sophia* ; cependant, je ne le ferai que très rapidement pour le moment, car il est à peine question, dans cette œuvre, de Magie au sens propre du terme.

Dès le début du livre, Jésus, après avoir été ravi dans le ciel en présence de ses disciples, revient parmi eux et leur fait le récit de son ascension à travers les Æons ; pendant cette ascension, les Archons et les habitants des Æons tentent de s'opposer à son passage, ne sachant d'ailleurs pas qui il est, mais ils en sont empêchés, contraints par les mots magiques dont est recouvert son vêtement de lumière. « Il arriva qu'ayant combattu contre la lumière, ils perdirent leurs forces les uns contre les autres.... ils devinrent comme des habitants de la terre qui sont morts et qui n'ont plus en eux de souffle. Et je leur enlevai un tiers de leur vertu à tous afin qu'ils ne pussent plus agir dans leurs œuvres mauvaises et afin que si les hommes qui sont dans le monde les invoquaient dans leurs mystères, mystères qu'ont apportés en bas les Anges transgresseurs, c'est-à-dire leurs magies, afin que donc si on les invoque dans leurs œuvres mauvaises, ils ne puissent les accomplir (1). »

Puis, après ce passage, le livre change de sujet et relate l'histoire de Pistis-Sophia. A la fin de l'ouvrage, nous trouvons l'exposé d'une cérémonie magique tout à fait semblable à celles qui sont décrites dans le *Livre du Grand Logos en chaque Mystère* ; je ne la reproduirai donc pas ici.

Après avoir parlé succinctement de la partie magique se trouvant dans les deux principaux monuments gnostiques, il me reste à faire l'histoire de la Magie dans le Gnosticisme à travers les différentes époques, ce que j'entreprendrai prochainement ; cette partie sera beaucoup moins aride et, je l'espère, d'un caractère plus pittoresque que les notes précédentes.

(*A suivre.*) MARNÈS.

SIMPLES PENSÉES

Comment ne point dire un mot ici de ces heures d'angoisses que Paris et la France viennent de vivre ? L'âme de la grande ville s'est à peine ressaisie, les pulsations de son cœur n'ont pas encore repris leur régularité, il y a de la trépidation dans leur vibrance ; l'ange de la mort l'a effleurée de son aile, et elle en reste toute frissonnante,avec au fond de l'être cette sensation exquise connue des seuls « rescapés » !

Le cauchemar est-il fini ? Non — la transe seule est passée — la misère monte à mesure que le niveau des eaux baisse ; les ruines émergent des boues immondes, et ceux que le fléau a frappés, ceux qui regardent leur foyer détruit, leurs espérances mortes, leur avoir anéanti, leur vie à refaire, ceux-là

(1) On remarquera que le Christ ne condamne point du tout ici la véritable magie ; il n'est question que du commerce avec les puissances malfaisantes qui peuplent le plan astral, dans un but plus ou moins pervers, ce qui constitue à proprement parler la magie noire.

savent bien que le grand élan de générosité, de solidarité humaine, qui nous a poussés les uns vers les autres à l'heure critique, cet élan sublime ne saurait assez durer et *ne réparera rien* !

L'étranger aura beau envoyer son or, le pauvre son obole, le riche.... la dîme de son superflu; on aura beau organiser fêtes sur fêtes, ouvrir des « Bazars de Charité » où l'opulence s'empresse de paraître pour se divertir sous le masque de la générosité ; on dansera, on chantera, on banquettera, on déclamera pour les sinistrés. Qu'en retireront-ils ? Bien peu de chose, allez ! Tout juste de quoi ne pas mourir assez vite pour ne plus pleurer, ne plus souffrir ; et ceux que la Fatalité brutale et stupide a marqués, vieillards, enfants, jeunes et vieux, innocents et coupables, resteront écrasés à jamais. La Fatalité !... J'entends d'aucuns appeler cela *la Justice de Dieu* ! — ô ironie ! — J'entends tomber des chaires catholiques ces périodes enflammées clamant l'immanente équité d'un Dieu d'amour et de miséricorde, souverain dispensateur des biens et des maux : « Pas un cheveu ne tombera de ta tête sans mon ordre et sans ma permission. » Et ce Dieu serait l'ordonnateur des plus effroyables catastrophes, celles qui frappent en aveugle ? La pensée seule m'en paraît un blasphème ! Ah ! messieurs les prédicateurs, ne dites pas que vous croyez à cette chose abominable, car ce serait faire injure à votre raison, à votre bon sens ; mais alors, n'y croyant pas, pourquoi l'enseignez-vous ? Pourquoi jeter cette insulte à la face de l'Eternel ? Pourquoi le rapetisser à la mesure de nos conceptions, de nos passions humaines ? Pourquoi prétendre qu'il lui faut la guerre et la peste, la famine et le choléra, les inondations de Murcie, de Toulouse, de Paris..., le cataclysme de la Martinique, Messine détruite, pour apaiser sa colère de Dieu et venger sa Majesté divine des outrages de l'atome infime qui est sa créature ? Ce Dieu auquel vous prêtez ces sentiments n'est pas la nôtre, Messieurs, ce n'est pas le vrai Dieu, c'est le Dieu des Juifs, le Jéhovah de l'Ancien Testament, entendu au sens littéral et exotérique, toujours altéré de vengeance, toujours parlant en sa colère ; ce n'est pas l'Etre Infiniment Parfait d'où rien d'imparfait n'aurait pu émaner ; ce n'est pas Dieu, *c'est le Démiurge !* — Et je ne puis m'empêcher d'évoquer à ce propos une page saisissante, la dernière, écrite par Guy de Maupassant avant que son génie ne sombrât dans la folie. Cette page, la voici :

« Dieu ! Eternel meurtrier qui semble ne goûter le plaisir de produire que pour savourer insatiablement sa passion acharnée de tuer de nouveau, de recommencer ses exterminations à mesure qu'il crée des êtres. Eternel faiseur de cadavres et pourvoyeur de cimetières, qui s'amuse ensuite à semer des graines et à éparpiller des germes de vie pour satisfaire sans cesse son besoin insatiable de destruction. Meurtrier affamé de mort, embusqué dans l'espace pour créer des êtres et les détruire, les mutiler, leur imposer toutes les souffrances et les frapper de toutes les maladies, comme un destructeur infatigable qui continue sans cesse son horrible besogne. Il a inventé le choléra, la peste, le typhus, tous les microbes qui rongent le corps, les carnassiers qui dévorent les faibles animaux. Seules cependant les bêtes sont ignorantes de cette férocité, car elles ignorent cette loi de mort qui les menace

autant que nous. Le cheval qui bondit au soleil dans une prairie, la chèvre qui grimpe sur les roches, de son allure légère et souple, suivie du bouc qui la poursuit ; les pigeons qui roucoulent sur les toits, les colombes, le bec dans le bec, sous la verdure des arbres, pareilles à des amants qui se disent leur tendresse ; et le rossignol qui chante au clair de la lune auprès de sa femelle qui couve, ne savent pas l'éternel massacre de ce Dieu qui les a créés. Le mouton qui.... » — Ici la phrase est restée inachevée ; l'esprit du grand écrivain a rompu ses chaînes, a devancé la mort dans son essor suprême vers l'Infini. On dirait qu'il a eu hâte d'apprendre le mot de l'énigme ineffable ; hâte d'avoir la solution du problème auguste que sa raison s'était posé sans pouvoir le résoudre.

Ce problème ! qui de nous ne l'a vu se dresser effarant au lendemain d'une de ces iniquités du sort frappant à tort et à travers les masses et les individus ? Qui de nous n'a senti l'*immoralité* de la conception judaïque d'un Dieu vengeur, d'un Dieu de haine et de colère faisant peser sur l'innocent le châtiment dû au coupable ? Qui de nous n'a mesuré d'un œil étonné la disproportion exagérée entre l'outrage et la peine, entre la personne infime du prévaricateur et la Majesté infinie de l'offensé ? — Eh bien, c'est ce problème que résout lumineusement, par l'action du *Démiurge*, notre Sainte Foi Gnostique. C'est elle qui, à l'heure du doute, de la désespérance, de l'épreuve... nous empêche de tourner vers le ciel des regards irrités ; c'est elle qui arrête sur nos lèvres le blasphème prêt à jaillir, elle qui retient notre raison prête à sombrer !

La dernière pensée de Maupassant a été un cri de révolte contre le seul Dieu qu'il connût — pouvait-il en être autrement ? — S'il avait connu notre Dieu d'amour, le Verbe Eternel, si, en un mot, il avait été gnostique, il n'eût pas proféré ce cri de malédiction qui a brisé sa vie intellectuelle, ce cri de douleur devenu son chant du cygne ; il n'aurait pas senti la folie envahir son puissant cerveau... qui sait ?

ESCLARMONDE.

BIBLIOGRAPHIE

La « *Synthèse dualiste universelle, cosmogonique, biologique, sociale et morale et Culte spirituel* », que vient de publier M. Adolphe Alhaiza, est une œuvre de haute portée, fortement conçue, magistralement écrite d'une plume claire, précise, soucieuse avant tout de vérité. La modestie de l'auteur, s'affirmant dès les premières lignes de son « avis au lecteur », ne me permet pas de dire ici tout le bien que je pense de lui, mais il avoue en même temps son grand désir d'avoir su faire œuvre utile, et, à cela, je crois pouvoir répondre : vous avez réussi.

La place me manque pour résumer comme il conviendrait ce livre remarquable où, sauf quelques réserves, notamment en ce qui concerne la concep-

tion dualiste et aussi l'atomisme, j'ai retrouvé, avec un plaisir ému, le fond de nos propres doctrines. La première partie : « Cosmogonie et physique », expose de façon saisissante le dualisme qui a présidé à la constitution de l'Univers, c'est-à-dire l'énergie propre à l'atome dominée par la force ultra-matérielle d'où naît l'équilibre.

Le livre II traite de la vie terrestre. Là ce n'est plus de *l'atome* qu'il s'agit, mais de la *cellule* où « apparaît le plus visiblement et étroitement ce nœud du dualisme vital qui est comme la même maille se répétant dans le tissu dont la vie tout entière est faite ».

Et M. Alhaiza suit le développement de cette cellule dans la plante, dans l'animal, dans l'homme. Il a des aperçus d'une grande profondeur et d'une originale conception sur l'évolution des êtres à partir de l'amorphe protoplasme jusqu'aux organismes les plus compliqués, les plus perfectionnés. Il cite à propos les savants qui ont traité de ces matières, Schwann et Raspail, Hæckel et Darwin, Pasteur et Claude Bernard, tant d'autres encore ; il les cite, mais il ne s'y attarde pas, il suit sa propre démonstration lumineuse et simple, celle qui a pour but d'établir l'action originelle intelligente comme présidant à l'évolution des êtres organisés. Cette *action intelligente* qu'évoque l'auteur, n'est-elle pas, pour nous, gnostiques, le *Démiurge* dont parlait Platon.... Mais qu'importe le nom si le principe est le même ? M. Alhaiza m'en voudra-t-il de signaler par cette remarque la concordance de sa pensée avec la nôtre ? Citons encore les chapitres : « Adaptation et sélection », « Evolution organique, procréation générative », « Symétrie des formes animales », « Cerveau, intelligence, instinct », etc., etc., qui éclairent d'un jour si net les grandes lois d'hérédité et d'atavisme qui nous régissent, avec les écarts brusques, les bonds en arrière, se produisant de temps à autre, soit au moral ou au physique, monstres ou phénomènes, au grand effarement du vulgaire, et qui ne sont en somme que des *réminiscences ancestrales*.

Dans la partie : « Destinées terrestres de l'homme », l'auteur se rapproche encore une fois de nous quand il dit : « Et ce dernier terme de l'Evolution vitale où le Principe-Esprit surmontera définitivement le Principe-Matière (?) et s'en détachera aura été accompli. Au-delà, il n'y aura plus d'autre progrès possible que le retour de la vie terrestre à l'identité spirituelle originelle, tandis que la matière qui aura été employée à cette évolution se résorbera dans l'éther universel. » — N'est-ce point, à peu de choses près et en d'autres termes, la définition gnostique de la fin du monde hylique et du retour au sein du Plérôme de l'Esprit libéré de la matière ? Ce chapitre comporte encore un aperçu bien intéressant sur les déluges périodiques ; celui qui, selon les calculs d'Adhémar, menace notre hémisphère se produirait dans 4000 ans (!)

Je passerai sans m'y arrêter sur la quatrième partie de l'ouvrage : « Sociologie », dont l'étude m'entraînerait au-delà des limites que je me suis tracées ; cette partie n'est point inférieure aux autres, mais je m'y sens moins à l'aise et préfère aborder de suite : « Morale et Religion ». Là je m'arrête et je m'incline. Votre définition du *Sentiment* est superbe, mon cher confrère; vous citez Blaise Pascal ; il vous eût cité, si vous aviez vécu avant lui. Vous êtes un croyant et vous soutenez magistralement votre foi... *en la nécessité*

LES CLASSIQUES DE L'OCCULTE

[illegible] de

L'ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE + CROIX

LA SCIENCE CABALISTIQUE

[illegible] caractères [illegible] les plus [illegible] Vérité.

Par LENAIN

[illegible] édition [illegible] et corrigée [illegible] préface de [illegible] avec table [illegible] dans le texte et hors texte, dont [illegible] caractères hébraïques ([illegible] petit nombre). Prix

Franco { Pour la France . . . . . 7 fr. 30
{ Pour l'Étranger . . . . . 7 fr. 60

[illegible] voulu inaugurer dignement [illegible] devant aucun sacrifice pour donner à cet ouvrage tout [illegible] nouvelle édition [illegible] édition originale qu'on payait [illegible]

[illegible] Magie et d'Astrologie [illegible] Papus dans son excellent [illegible] de Trithème, de Saint-Yves d'Alveydre [illegible] comme le Zohar, de Sepher [illegible]

[illegible] au lecteur de se rendre compte de l'importance de cette œuvre, nous [illegible] aperçu.

CHAPITRE I. — Les Mystères du Saint Tétragramme.

CHAPITRE II. — Explication de l'alphabet mystérieux des Hébreux et des noms divins qui [illegible] chacune des lettres.

CHAPITRE III. — Les 72 attributs de Dieu et les 72 Anges qui dominent sur l'Univers [illegible] leurs noms des 3 versets mystérieux du chap. 14 de l'Exode.

CHAPITRE IV. — Tables cabalistiques contenant les noms des 72 Génies, leurs correspondances avec [illegible] qui sont sous leurs influences et les 72 parties de la Sphère. Procédés pour connaître [illegible] d'après le jour et l'heure de la naissance. Table des 36 décans du Zodiaque, avec les noms [illegible] qui leur correspondent d'après le système cabalistique des Grecs.

CHAPITRE V. — Ce chapitre, qui est le plus important, contient l'explication détaillée de l'influence [illegible] Génies sur l'Univers, la Nature et l'Homme ; les diverses hiérarchies auxquelles ils appartiennent [illegible] éléments, les signes où ils président, les planètes qui les dominent ; la manière de [illegible] et d'éloigner les mauvaises influences ; le moment précis de leurs évocations et l'explication [illegible] mystérieux qui sont écrits autour de leurs talismans en langue hébraïque, et qui [illegible] par les anciens rabbins et les Kabbalistes.

CHAPITRE VI. — Génies de [illegible] classe ou esprits des éléments : Salamandres, Sylphes, [illegible] des parfums à employer pour les évocations des Génies.

CHAPITRE VII. — Astrologie kabbalistique, avec les influences favorables pour composer les [illegible] des cycles indiquant les correspondances des 7 Planètes avec les 7 jours [illegible] de la Lune [illegible] les anciens [illegible] influences des Planètes et leurs correspondances avec [illegible] métaux [illegible]

de croire. Dans le chapitre du « Culte dans l'antiquité », vous faites, ne vous en déplaise, l'histoire des origines de la Gnose ; dans le chapitre suivant, vous rendez au Christianisme un éloquent hommage.... que ne puis-je vous suivre au-delà de la page 342 dans la même communion de pensée pour ce qui touche à Jésus ? Mais je n'écris point ici un article de controverse ; poursuivons. A partir de la page 347, je suis tout reconquis ; là, un mot sur chaque culte, un mot qui frappe juste, qui peint et qui cingle aussi, hommes et idées. A ce propos, qu'il me soit permis de répondre, en passant, à cette phrase touchant l'avenir présumable de la Gnose Valentinienne dont j'ai l'honneur d'être le chef en France : « Pour moi, je lui croirais quelque réussite s'il se mettait franchement à déjudaïser le Christianisme »... (page 356) ; que M. Alhaiza se rassure : *déjudaïser le Christianisme,* mais nous ne faisons que cela !

Dans son livre VI, l'auteur passe rapidement en revue les divers systèmes philosophiques qui, à partir de l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours se sont imposés à l'attention du monde intellectuel. Aux chapitres : « Evolution religieuse », « Définition de Dieu », « Fêtes religieuses — Prières », etc., il s'élève à des hauteurs de pensée, à des envolées poétiques, d'une saisissante énergie, et, quand — page 403 — il s'écrie : « Qu'on ne renverse aucune église, qu'on n'abatte aucune croix.... mais qu'on ôte de cette croix ce corps humain tourmenté et sanglant qui, depuis tant de siècles, ne symbolise que trop le détournement judaïque d'une religion qui fit du Christ mystique un personnage juif ! » je ne crains pas de le dire, l'auteur exprime une pensée à laquelle je m'associe entièrement.

En résumé, l'ouvrage de M. Alhaiza est à lire et à méditer, et nous ne saurions trop le recommander à l'attention des penseurs, qui y trouveront une mine abondante d'idées neuves et fécondes.

S.

ERRATA DU NUMÉRO 3.

Page 42, ligne 6, lire *thibétaine*, au lieu de *thibétaire*.
Page 43, lignes 34-35, lire *rapportait,* au lieu de *rapportaient.*
Page 47, ligne 3, lire *D'autre part,* au lieu de *D'autres part.*
Page 51, ligne 11, lire *infini,* au lieu de *indéfini.*
Page 53, dernière ligne (note), lire אלהים au lieu de אלהיב.
Page 56, ligne 19, lire *on meurt,* au lieu de *ont meurt.*
Page 56, ligne 20, lire *tout votre esprit,* au lieu de *toute votre esprit.*

Le Gérant : A. THOMAS
LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.